

## HISTOIRE DES SOCIÉTÉS D'AUJOURD'HUI

Plusieurs questions viennent à l'esprit lorsqu'il est aujourd'hui traité de l'histoire des sociétés, spécialement des sociétés du XX<sup>e</sup> siècle. Celle-ci semble encore pour une bonne part décourager l'attention des historiens qui l'abandonnent volontiers aux sociologues, aux politologues, aux économistes ou, non sans mépris, aux journalistes.

Or, l'accélération du mouvement de l'histoire, entrevue au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale <sup>(1)</sup>, engendre des interrogations de plus en plus précises au plan de l'épistémologie de cette science historique dont personne ne réussit finalement à se débarrasser quoi qu'on en ait <sup>(2)</sup>.

Nous voudrions très simplement ici préciser à l'intention des enseignants et des futurs enseignants, tant historiens que responsables d'autres disciplines, différentes données et lever quelques équivoques.

### 1. Qu'est-ce qu'une société ?

Les dictionnaires donnent concurremment plusieurs sens au mot **société** : « Réunion d'hommes ou d'animaux vivant sous des lois communes », « Association de personnes soumises à un règlement commun, régies par des conventions en vue d'une activité commune ou pour la défense de leurs intérêts », « Réunion de personnes qui se rassemblent pour jouer, pour converser, etc. », « Personnes actuellement réunies », ou, tout simplement, « Fréquentation ».

La société se définit donc comme un ensemble dont les traits vont de la simple compagnie à la communauté intégrée.

Pour François Jacob <sup>(3)</sup>, Prix Nobel de médecine 1965, la société humaine est une variété d'**intégrons**, celle habituellement explorée par l'historien lorsque celui-ci se laisse distraire de l'**Histoire naturelle** pour s'accrocher à l'**Histoire** (tout court) dont nous traiterons ci-après.

---

(1) HALEVY, Daniel, **Essai sur l'accélération de l'histoire**, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Iles d'Or, 1948.

(2) VEYNE, Paul, **Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie**, Paris, Seuil, 1971.  
VERHAEGEN, Benoît, **Introduction à l'histoire immédiate, essai de méthodologie qualitative**, Gembloux, Duculot, 1974.

(3) **La logique du vivant, histoire de l'hérédité**, Paris, Gallimard, 1970.

Pour comprendre cette comparaison, sachons que la physico-chimie, complétée par la biologie, apparaît aujourd'hui comme une architecture en étages, à la manière des tables gigognes ou des **matriochka** russes. Tel est le principe qui régit la construction de tout système vivant, quel que soit son degré d'organisation. Les organismes s'édifiant par une série d'**intégrations** associant des éléments similaires, puis des ensembles d'éléments à des niveaux d'intégration supérieurs. C'est par la combinaison d'éléments de plus en plus élaborés, par une articulation de structures subordonnées les unes aux autres que naît la complexité des systèmes vivants. Or, toute société avec ses caractéristiques propres constitue un système vivant dont les cellules visibles baignent dans le plasma constitué par l'*aura* des relations mentales concrétisées par les usages, les mœurs, les lois, les institutions.

C'est chacune de ces unités constituée par l'intégration de sous-unités que François Jacob désigne par le terme général d'**intégrom**. Si, voici peu encore, la rigueur scientifique affectait d'ignorer l'élément de finalité que le biologiste, par exemple, refusait d'admettre dans son analyse, aujourd'hui, au contraire, on ne peut plus dissocier la structure de sa signification, non seulement dans l'organisme, mais dans la suite des événements qui ont conduit l'organisme à être ce qu'il est. Quel que soit le niveau étudié, qu'il s'agisse de molécules, de cellules, d'organismes ou de populations, l'histoire est posée comme perspective nécessaire et la succession comme principe d'explication. Chaque système vivant relève alors de deux plans d'analyse, de deux coupes, l'une horizontale, l'autre verticale, qui ne peuvent être dissociées que pour la commodité de l'exposé. Décrire un système vivant, c'est se référer aussi bien à la logique de son organisation (aspect horizontal ou synchronique) qu'à celle de son évolution (aspect vertical ou diachronique). L'Histoire ne peut se raccrocher ni à l'une ni à l'autre. Les deux sont nécessaires à sa vision.

L'**Histoire des sociétés d'hommes** apparaît bien comme le couronnement provisoire de l'**Histoire naturelle** à condition de réaliser le degré de complexité de l'édifice naturel où se conjuguent, dans une curieuse identité des contraires, le hasard et la nécessité <sup>(1)</sup>. De l'organisation familiale archaïque à l'Etat moderne, de l'ethnie à la coalition des Nations, toute une série d'intégrations se fondent sur une variété de codes culturels, moraux, sociaux, politiques, économiques, militaires, religieux, etc. L'histoire des hommes c'est un peu celle de ces **intégroms** supérieurs, de leur mécanisme, de leur apparition, de leur changement. Là aussi se dessine aujourd'hui une tendance à l'intégration croissante qu'autorise le développement accéléré des moyens de communiquer. Tant qu'il est confié à la parole, le transfert d'information reste limité dans l'espace et dans le temps. Avec l'écriture, la communication peut s'affranchir du

---

(1) MONOD, Jacques, **Le hasard et la nécessité. Essai sur la philosophie naturelle de la biologie moderne**, Paris, Seuil, 1970. - Voir aussi MORIN, Edgar, **Le paradigme perdu : la nature humaine**, Paris, Seuil, 1973.

temps et l'expérience de chaque individu s'accumuler en une mémoire collective. Avec l'électronique, avec les moyens de conserver l'image et le son, de les transmettre dans l'instant à n'importe quel point du globe et de l'espace sidéral, toute restriction de temps et d'espace a disparu. En principe certes ! Mais il reste bien des faiblesses, des imperfections, des aléas de l'information. Ceux-ci exigent l'assistance d'un auxiliaire critique attentif à découvrir sous l'apparence la réalité et derrière l'événement l'explication. Vu sous cette perspective, le rôle de l'historien se fait essentiel et la place de l'Histoire se révèle prépondérante.

Défendue par François Jacob, l'idée est déjà une puissance dans la définition négative que V.C. Wynne-Edwards (1) donne de la société : « une organisation capable de fournir des données d'une rivalité de convention », c'est du moins, ajoute-t-il, « la fonction originale primitive qui survit en fait à l'état plus ou moins voilé, même dans les sociétés humaines civilisées ». Autrement dit, une société se définit par ses attitudes. L'affirmation d'une société se situe dans la singularité. L'irruption de l'Histoire est irrépressible dans la mesure où elle est par excellence la science du singulier comme le rappelle vigoureusement Paul Valéry (2).

Dans le cas qui nous préoccupe ici, retenons que le terme **Société** est pris dans le sens suivant, à la fois large et restreint :

« Ensemble de personnes humaines vivant dans une aire donnée ou présentant des traits de culture communs ». Ce cadre est souple. Il permet d'y introduire par exemple :

- la société chinoise, liée à un espace géographique et caractérisée par des traits de culture semblables ;
- la société africaine, où s'impose principalement l'espace géographique ;
- la société musulmane, attestée par une croyance commune ;
- la société soviétique, marquée par une idéologie ;
- la société celtique, persistante sous le poids des apports culturels étrangers ;
- la société urbaine, chaudron où se mêlent et se façonnent des caractères nouveaux, produits de la fusion des cultures analogue à celle des gamètes dans le domaine biologique.

On comprendra aisément que le caractère de ces sociétés sera, selon le cas, tantôt uniforme, tantôt composite.

## 2. Pourquoi « Sociétés d'aujourd'hui » ?

Si nous pouvons nous mettre d'accord sur le sens à donner à société, est-il compréhensible d'en réduire la vision à l'époque présente, c'est-à-dire au XX<sup>e</sup> siècle ?

(1) **Animal dispersion in relation to social behavior**, Edimbourg, 1962.

(2) **Regards sur le Monde d'aujourd'hui**, Paris, N.R.F., 1938.

Réduire l'Histoire à son aspect superficiel, c'est se mettre dans la position de l'observateur d'un iceberg qui ignorerait que la surface émergée ne représente que la neuvième partie de la totalité. On devine les risques. Le moindre n'est pas de se borner à la pure description factuelle chère à l'historien positiviste et dont les programmes français des classes terminales nous donnent une si remarquable illustration sous l'étiquette « Histoire des civilisations ».

Pour Littré, une **civilisation** est « l'ensemble des caractères appartenant à une certaine société groupée sur un certain territoire, à un certain moment de son histoire ». L'équivoque n'est pas loin. L'historiographie contemporaine soucieuse de civilisations comme il apparaît à travers les grandes collections comme « Histoire générale des civilisations », publiée à Paris aux P.U.F., ou « Les Grandes Civilisations », chez Arthaud, etc., n'y échappe pas. Cette équivoque consiste à confondre les « faits de civilisation » c'est-à-dire les éléments d'un ensemble dynamique, avec les « civilisations » description statique d'une situation figée ou **permanente** généralement liée à une aire géographique, un inventaire en quelque sorte, rassemblant dans un espace intemporel tous les caractères d'une société donnée. On parlera ainsi de civilisation grecque, de civilisation romaine, de civilisation médiévale, de civilisation classique, de civilisation baroque, etc. Ces dernières étant, bien entendu, limitées à l'Occident européen et chrétien <sup>(1)</sup>.

Conçue de cette manière, la notion de civilisation est non seulement totalement anti-scientifique, mais également anti-historique. Elle nous laisse tout au plus entre les mains une matière bien réelle, les « faits de civilisation » mais nullement les moyens de les comprendre.

Si l'idéalisme se définit par l'antériorité de l'esprit sur la matière, par la primauté de la conscience, alors on est obligé de constater que l'actuelle histoire des civilisations est deux fois idéaliste : une fois pour le compte des sociétés dont elle décrit les structures, une fois pour le compte des historiens qui écrivent cette histoire. La Terre était ronde bien avant que Copernic ne le découvre. Faut-il attendre Copernic pour qu'elle le soit réellement ? Qui ne saisira par cette allusion le caractère abstrait et dirai-je métaphysique d'affirmations qui lient l'apparition de la démocratie à la Grèce classique et les Lumières au XVIII<sup>e</sup> siècle occidental.

Le projet conservateur est ici parfaitement patent. On comprendra immédiatement le risque que court l'histoire de par la faute de ceux qui se prétendent ses meilleurs défenseurs lorsque l'on voit réduire les civilisations contemporaines, celles du XX<sup>e</sup> siècle, aux trois dimensions du libéralisme, du socialisme et du non-engagement. Où se place par exemple le Japon ? Où se place la Tchécoslovaquie, partie de l'Occident in-

---

(1) PELLETIER, A. et GOBLOT, J.-J., **Matérialisme historique et histoire des civilisations**, Paris, Editions sociales, 1973.

sérée dans un monde slave ? Est-il possible de comprendre l'Union soviétique sans ses références slaves, byzantines, orthodoxes, orientales ?

Constatons donc et convenons qu'il est impossible d'isoler une partie du passé. Conçue comme **res gestae**, matière accomplie, l'Histoire se caractérise par trois composantes :

— les **structures**, c'est-à-dire les institutions de temps long, les permanences que révèlent notamment les « faits de civilisation ou de culture » ;

— les **conjonctures**, c'est-à-dire les séries dans lesquelles les faits acquièrent leur signification et qui relèvent généralement du temps moyen ;

— les **événements**, enfin, qui attestent le caractère éblouissant du temps court constitutif des superstructures.

L'absence d'épaisseur du temps présent entraîne des risques graves de confusion préjudiciables à la compréhension des sociétés dont le Monde donne aujourd'hui un tableau si déroutant à la première approche, par son extrême variété. Du moins si l'on ignore l'interférence et l'intrication des composantes ci-dessus et qu'il s'y mélange des sociétés « chaudes » qui, en raison de l'accélération de l'évolution historique, l'emportent largement et de plus en plus, et des sociétés « froides », laissés pour compte du progrès qui se révèlent petit à petit.

Dès l'instant où l'on admet que les connotations de l'Histoire débordent largement les cadres fixes du calendrier, que le temps n'a pas la même valeur pour tous, le choix des références au XX<sup>e</sup> siècle apparaît comme légitime. Les antécédents sont, en effet, indissociables du présent si l'on désire comprendre celui-ci. Ils en constituent le « programme » au même titre que l'ADN dans les organismes vivants. Les sociétés du XX<sup>e</sup> siècle apparaissent donc comme le condensé de tout ce qui dans le passé contribue à son explication.

Aussi l'historien qui s'en préoccupe est-il en présence d'une richesse de perspectives en rapport avec les horizons actuels de la science historique la plus avancée. La société constitue la matière concrète, le XX<sup>e</sup> siècle représente un simple observatoire de passage, l'acuité de la vision historique est la garantie du dynamisme de la connaissance en quête d'explication. Contester cette interprétation serait encourir le risque de se séparer de l'histoire, science du particulier dans son développement, pour s'attacher aux objectifs infiniment plus modestes des autres sciences humaines.

### 3. Qu'est-ce que la vision historique ?

La conception traditionnelle appelle histoire toute étude du passé qui peut reposer sur des sources satisfaisantes. Elle appelle, avec quelque mépris, science politique, l'étude du passé récent, laquelle ne dispose ni des sources complètes, ni du recul, ni l'atmosphère d'**impartialité** sereine que requiert l'étude des événements sous ses deux formes : établissement des faits et explication de leurs enchaînements. Certains disent même que les événements récents sont tout au plus l'objet du **journalisme**, comme nous l'évoquions plus haut, et que la règle des cinquante ans, qui n'ouvre les archives aux chercheurs qu'avec un retard de cinq **décennies**, interdit de faire de l'histoire sérieuse du moment contemporain proprement dit. Pourtant comme le contemporain s'impose de plus en plus comme objet, si l'historien s'en désintéresse, d'autres chercheurs en feront l'étude, les politologues, par exemple. C'est dire qu'aux yeux de cette conception il y a deux histoires, l'une sérieuse, l'autre fragile qu'on n'appelle plus histoire, mais science politique.

La conception moderne n'établit plus cette distinction chronologique, illusion des historiens néo-positivistes murés dans leur prétention à l'« objectivité » (1). Elle se réclame par contre d'une distinction logique. Elle admet que le matériel historique, ancien ou récent, peut être objet d'histoire ou objet de science politique, ces deux disciplines adoptant toutefois des perspectives différentes.

**L'Histoire est l'étude du singulier.** Après avoir établi les faits par la critique, elle explique ou s'efforce d'expliquer un enchaînement unique. Nous reviendrons plus bas sur la notion de **vérité historique**. Retenons, en attendant, que l'histoire représente une des meilleures méthodes que nous ayons de connaître l'homme par la découverte de ses composantes, comme individu et comme être social. Elle révèle l'infinie et inaccessible complexité de l'être humain.

**La science politique** quant à elle **s'efforce de classer et de généraliser**, c'est-à-dire d'établir des typologies et de tendre vers des lois.

Sans être oiseuses ces distinctions ne s'opposent plus de nos jours comme naguère. Les deux attitudes sont l'une et l'autre nécessaires, car on ne saurait généraliser sans avoir conscience de l'immense complexité du singulier et l'on ne saurait comprendre le singulier sans être conscient de sa place dans un ensemble relativement cohérent. On reconnaîtra néanmoins que la science politique tire son statut de l'histoire, la plus ambi-

---

(1) SCHLESINGER, Arthur, Jr, **The historian as participant**, dans *Daedalus, Journal of American Academy of arts and sciences*, vol. 100, n° 2, 1971, Cambridge (Mass., Harvard U.P.

CERTEAU, Michel de, **Opération historique**, dans *Faire de l'histoire*, t. I, Paris, Gallimard, 1974. - VEYNE, Paul, **L'histoire conceptualisante**, dans *Ibidem*, t. I, Paris, Gallimard, 1974.

tieuse des sciences humaines, qui ne tire son propre statut ou plutôt ne tirera son propre statut que d'elle-même, car il n'est pas encore fixé.

Ainsi la **science historique** qui se cherche toujours, se distingue et se dégage à la fois des sciences monothétiques :

— la **sociologie** qui s'attache à l'étude des phénomènes sociaux en vue d'en dégager des lois statistiques ;

— la **science politique**, évoquée ci-dessus, qui traitant de l'analyse du pouvoir, classe des types de gouvernement ;

— l'**économie politique** ou **sociale**, science de la production, de la répartition, de la consommation des richesses ou science du développement des rapports sociaux, des productions humaines, c'est-à-dire des relations économiques ;

— l'**anthropologie sociale et culturelle**, ou **ethnologie**, branche des sciences humaines attachée à la connaissance de l'ensemble des caractères de chaque société (ethnie) afin d'établir sa ligne générale de structure et d'évolution. <sup>(1)</sup>

Toutes ces disciplines qui se constituent comme sciences dans la mesure où elles s'appuient sur des méthodes de vérification expérimentale, stochastiques (statistiques) ou algorithmiques, seraient vides de sens sans l'histoire qui s'attache à établir et à interpréter ou à expliquer les faits, à découvrir la ou plus modestement une « vérité ».

#### 4. Qu'est-ce que la « vérité historique » ?

Comme Hegel constatons que « L'historien ressemble effectivement à la chouette de Minerve qui ne prend son vol qu'au moment où se rassemblent les ombres de la nuit ». Mais retenons de lui également cette mise en garde : « L'historien, ordinaire et médiocre lui aussi, qui pense peut-être et prétend que son attitude est purement réceptive, qu'il se soumet au donné, n'est point passif dans sa pensée, il apporte ses catégories, voyant les faits au travers... <sup>(2)</sup>. »

Fruit de l'histoire, enveloppé par l'Histoire de toutes parts, il serait malhonnête à l'historien de faire croire qu'il peut prendre le point de vue de Sirius. « Si l'on chasse de l'esprit la grande philosophie ostensiblement, par la porte principale, les préjugés étroits de classe et de clocher s'introduisent alors par la porte de derrière, étendant leur domination, à demi consciente peut-être, dans la pensée de l'historien », ainsi s'exprimait au début de ce siècle Benedetto Croce dénonçant les dangers du positivisme en histoire. Cinquante ans plus tard, Henri Irénée Marrou, infiniment moins suspect aux yeux des orthodoxes, propose : « Parodiant

---

(1) PIAGET, Jean, *Epistémologie des sciences de l'homme*, Paris, Gallimard, 1970.

(2) *Leçons sur la philosophie de l'histoire*. - *Vorlesungen über die Philosophie der Geschichte*, Leipzig, P. L. Reclam, s. d.  
cf. ci-dessus p. 19 - A. DUBUC, *L'histoire au carrefour des sciences humaines*, communication faite au XIII<sup>e</sup> Congrès des sciences historiques à Moscou.

la maxime platonicienne, nous inscrivons au fronton de nos Propylées : « Que nul n'entre ici s'il n'est philosophe », — s'il n'a jamais réfléchi sur la nature de l'histoire et la condition de l'historien : la santé d'une discipline scientifique exige, de la part du savant, une certaine inquiétude **méthodologique**, le souci de prendre conscience du mécanisme de son comportement, un certain effort de réflexion sur les problèmes relevant de la « théorie de la connaissance » impliqués par celui-ci. »

On ne peut souligner plus discrètement que, en tant que **noticia rerum gestarum**, connaissance des choses accomplies, toute Histoire est idéologie. Loin du confort intellectuel, typique du positiviste, elle implique la vigilance critique que recommande particulièrement Karl Marx. <sup>(1)</sup> Contrairement à ce que pense un vain peuple sur la foi d'affirmations délibérées et fausses, le matérialisme historique, science de l'Histoire, et donc science de la production des idéologies, donne les moyens de cette critique qui s'adresse a priori à lui-même, car **il est aussi une idéologie** et il en a conscience. Là réside précisément sa supériorité : il est la seule idéologie qui ait pour principe de se critiquer elle-même. Qualité que bien des « marxistes », à commencer par Staline, ont étouffée ou perdue. <sup>(2)</sup>

Pour Marx, l'homme se définit par l'ensemble des rapports sociaux, c'est-à-dire par la **praxis** ou histoire totale (totalisante plutôt), sociologie historique, activité humaine concrète. La **pratique historique** représente la réalité, **res gestae**, la **pratique théorique** représente la connaissance scientifique de cette réalité, **noticia rerum gestarum**. De l'une et de l'autre procède le vrai matérialisme dialectique, opposé à tout dogmatisme, mais facteur de progrès selon le principe : « L'Histoire progresse par ses mauvais côtés », c'est-à-dire par tout ce qui engendre une réaction donc un mouvement <sup>(3)</sup>.

Pour tout historien, mais spécialement pour l'historien des temps présents, celui du XX<sup>e</sup> siècle, il est essentiel de savoir que le sujet connaissant, vous-même, moi-même, « photographie » la réalité à l'aide d'un mécanisme spécifique, socialement produit, qui dirige l'« objectif » de l'appareil. Qu'il transforme en outre les informations obtenues d'après le code compliqué des déterminations sociales qui pénètrent dans son psychisme par la médiation de la langue dans laquelle il pense, par la médiation de sa situation de classe et des intérêts de groupe qui s'y rattachent, par la médiation de ses motivations conscientes et subconscientes et, surtout, par la médiation de sa pratique sociale sans laquelle la connaissance est une fiction spéculative.

---

(1) cf. Lettre de F. Engels à Y. Bloch, du 21 septembre 1890, dans MARX-ENGELS, **Etudes philosophiques**, p. 128, Paris, Ed. Sociales, 1951.

(2) Discours de Mao Tsé-Toung de janvier 1957, dans **Mao Tsé Tung Ssu-Lscung Wan-Sui** (Vive la pensée de Mao Tsé-Toung), Pekin, 1967-1969 - 2 vol.

(3) DHOQUOIS, Guy, **Pour l'histoire**, Paris, Anthropos, 1971.

Il n'est pas inutile ici de rappeler les acceptions habituelles de l'adjectif « objectif » employé pour qualifier la connaissance <sup>(1)</sup> :

- 1° est « objectif » ce qui vient de l'objet, c'est-à-dire de ce qui existe hors et indépendamment de l'esprit connaissant ; est donc « objective » la connaissance qui reflète authentiquement cet objet ; telle est la position positiviste ;
- 2° est « objectif » ce qui est cognitivement valable pour tous les individus, c'est-à-dire les **jugements universels** ;
- 3° est « objectif » ce qui est dépourvu d'affectivité, donc dénué de partialité, **ergo** ce qui est impartial.

**A contrario** et respectivement, l'adjectif « subjectif » désigne :

- 1° ce qui vient du sujet ;
- 2° ce qui ne possède pas une valeur cognitive universelle ;
- 3° ce qui est émotionnellement coloré et, de ce fait, partial.

Si l'objectivité de la connaissance devait signifier l'exclusion de toutes les propriétés individuelles de la personnalité humaine, si l'impartialité devait consister à porter des jugements de valeur en renonçant à son propre point de vue et à son système de valeurs, si la valeur des jugements universels devait entraîner l'élimination de toutes les différences individuelles et collectives, l'**objectivité** serait purement et simplement une **fiction**, car elle impliquerait que l'homme soit un pur miroir, sans odeur, sans couleur et sans saveur. Ainsi, même lorsqu'il se réclame de l'objectivité, l'homme est nécessairement **subjectif**, le facteur **subjectif** est impliqué dans la connaissance scientifique elle-même, inhérent à ses multiples déterminations sociales. Le véritable problème, si nous voulons bien le voir, est de savoir comment dépasser cette subjectivité, comment s'en défaire et non comment l'admettre bien entendu. Le sujet connaissant **doit** prendre conscience qu'il ne peut se débarrasser de cette hypothèse, ce qui ne signifie pas qu'il doit s'en accommoder. C'est la condition même de la qualification du savant comme homme de science. Ainsi apparaît clairement l'importance de l'**autocritique**, de l'auto-réflexion, dans le processus du savoir. On atteint de la sorte une vérité relative. La connaissance historique, dans la mesure où elle ne peut s'arrêter au fait seul, n'aboutit qu'à une **vérité objective relative**, objective dans ce qu'elle reflète la réalité objective, relative en ce qu'elle constitue une étape du processus vers l'objectivité absolue.

Il est fondamental que chacun en prenne conscience en vue de cristalliser les efforts pour hâter la découverte de la vérité. « Lutter, il faut lutter sans cesse » disait le Bouddha en expirant.

(1) Voir à ce propos SCHAFF, Adam, *Histoire et vérité, essai sur l'objectivité de la connaissance historique*, Paris, Anthropos, 1971. Voir aussi VEYNE, Paul, *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971. FOURQUET, François, *L'idéal historique*, dans *Recherches*, n° 14, (Centre d'études, de recherches et de formation institutionnelles), Paris, Germinal, 1974.

## 5. Quels sont les moyens et les matériaux de la connaissance historique récente ?

L'histoire traditionnelle, — entendons l'histoire positiviste, — rejetait l'histoire récente au nom de la présomption d'écrire l'histoire « wie es eigentlich gewesen ». L'historien des sociétés d'aujourd'hui ne peut pas sacrifier comme ses collègues moins préoccupés de l'immédiat à la vertu anesthésiante du temps. A condition de prendre toutes les précautions, nous sommes assurés que cette prémisse est fausse. Dans son travail, en effet, l'historien part non pas des faits, mais des **matériaux historiques**, et cela pour quelque époque que ce soit, c'est-à-dire des sources, au sens le plus large du terme. A l'aide de celles-ci, il construit ce que nous appelons les **faits historiques**, il leur confère par son analyse la forme d'**événements historiques**. Ainsi, les faits historiques ne sont pas un point de départ, mais un aboutissement, un résultat. Pour banal qu'il soit, l'événement ne devient que pour autant qu'il trouve une résonance, un écho. Jean Paul Aron parle d'une audiographie de l'événement <sup>(1)</sup>.

Il s'ensuit qu'il n'y a rien d'étonnant à ce que les mêmes matériaux, pareils en cela à une matière première, à une substance brute, servent à des constructions différentes, que les historiens perçoivent différemment l'image de l'histoire, alors qu'ils disposent de matériaux et de sources identiques ; que cette perception se différencie à mesure que ces matériaux s'enrichissent et qu'évolue l'aptitude des historiens à poser des questions et à découvrir les problèmes dissimulés derrière ces matériaux. Le phénomène est normal et compréhensible si l'on saisit dans les termes adéquats le procès de la connaissance historique.

Que des « historiens » mentent, cela se produit quand ils poursuivent des buts non scientifiques, mais ils ne le font pas alors en qualité d'historiens. Notre propos est ici de respecter la probité scientifique et de rechercher de façon compétente la vérité historique. Limitée par le temps, notre vision du passé perdra peut-être de son acuité en raison d'une information non décantée ou d'une collecte trop restreinte, inconvénients que les moyens d'exploration modernes éliminent relativement aujourd'hui. En prise directe sur les faits, notre perception saisira par contre des notations qui échapperaient aux historiens moins bien placés. Les méthodes d'investigations entraîneront le recours à des moyens différents, tels que l'enquête orale dont l'apport peut s'avérer essentiel. Certes, il doit être tenu compte de ces facteurs dans l'appréciation de la valeur d'un travail historique, mais renoncer à l'accomplir équivaldrait à supprimer les enfants sous le prétexte qu'ils ne sont pas adultes. L'historien sincère, maître des informations et des méthodes ne ment pas, même s'il tient des discours différents, voire contradic-

---

(1) Cfr les articles consacrés sous la direction d'Edgard MORIN à **L'Événement**, dans **Communications**, n° 18, revue du **Centre d'étude des communications de masse**, Ecole pratique des Hautes Etudes, Paris, Seuil, 1972.

toires. Ce phénomène est tout simplement le résultat de la spécificité de la connaissance historique. Celle-ci tend toujours vers la vérité, mais réalise cette tendance dans et par l'accumulation de vérités relatives. L'historien est éternellement poursuivi par l'inquiétude du savoir. Si le savoir historique est relatif, la méthode demeure dès lors le bien le plus précieux de l'historien. C'est par elle que se révèle spécialement l'utilité actuelle, immédiate, de l'histoire.

Pour la masse des hommes du passé, l'histoire n'avait qu'une importance très limitée. Ce n'est pas sans raison qu'on en réservait l'étude aux princes. Aujourd'hui, les **mass media** ont désormais le monopole de l'information historique. La presse, la radio, l'enregistrement sonore, la photo, le cinéma, la télévision multiplient à l'infini les moyens d'information et colportent au loin les matériaux de la connaissance réservée jadis aux seuls initiés. Bien plus, ils n'agissent pas seulement comme des moyens dont les événements seraient relativement indépendants, mais comme la condition même de l'existence de ceux-ci. La publicité façonne leur propre production.

Dans nos sociétés contemporaines, c'est par les **mass media** et par eux seuls que l'événement nous frappe et ne peut pas nous éviter. Tout homme, dès lors, se trouve dans la position de l'historien dont la qualité dépend de la valeur de sa méthode critique. Les **media** transforment en actes ce qui n'aurait pu être que paroles en l'air, ils donnent au discours, à la déclaration, à la conférence de presse, la solennelle efficacité du geste irréversible. Le fait n'est pas neuf : Luther n'aurait rien été de plus qu'un petit moine rebelle, comme il y en avait eu des milliers avant lui, s'il n'y avait pas eu pour le soutenir l'instrument capital de l'imprimerie. Que dire des moyens électroniques d'aujourd'hui ?

Considéré globalement, le système informatif des **media** fabrique de l'inintelligible. Il nous bombarde d'un savoir interrogatif, énucléé, vide de sens, qui attend de nous une réponse, une consistance, un sens, qui nous frustre et nous comble à la fois de son évidence encombrante. Si un réflexe d'historien n'intervenait pas, ce ne serait, à la limite, qu'un bruit qui brouillerait l'intelligibilité de son propre discours. Et c'est bien ce qui arrive lorsque la radio déverse des informations capitales dans l'indifférence d'une conversation futile.

Jadis synonyme de catastrophe, l'événement est exorcisé soit par un système d'information sans information, sous le régime de la nouvelle sans nouveauté ; soit, au contraire, par l'intégration de la nouveauté au système d'information où tout, dès lors, a vocation de nouveauté, comme il apparaît à travers nos « nouvelles » en Occident où le « fait divers » se hisse au niveau de l'événement. Cet état de sur-information perpétuelle et de sous-information chronique caractérise nos sociétés contemporaines. Elles en sont profondément traumatisées dans leur subconscient. La Grande Peur de 1789, l'espionnite de 1793, les Sages de Sion à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le trotskisme sous Staline, l'anti-impérialisme dans les

pays décolonisés, la ruée lors de la crise pétrolière de 1974 sur le sel et sur le sucre, autant d'exutoires qui jalonnent l'irruption des masses dans le débat démocratique et témoignent du vide de leur savoir. Ils traduisent la profonde frustration des foules qui se jettent sur un faux savoir pour compenser leur manque de pouvoir réel.

Est-il besoin pour y porter remède de souligner l'importance de la formation historique. Comme l'événement donc, l'histoire s'est démocratisée, elle n'est plus fief de prince. Les oppositions qu'elle rencontre de nombreux côtés, y compris à l'Université, mesurent les hostilités et les résistances au projet démocratique.

## 6. Comment est née l'Histoire des sociétés ?

Face à l'accélération des connaissances humaines que nous contemplons avec un mélange d'admiration et d'épouvante, nous devons actuellement réfléchir et repenser. La science et, plus généralement, la connaissance, se diversifient, s'approfondissent et, ce, avec une vitesse prodigieuse. Deux réactions sont possibles en face de ce mouvement. La première est celle de l'accroissement des spécialisations. A la pousser trop, on aboutirait au principe de Peter, savoir tout sur rien. La seconde repose sur le travail collectif auquel l'historien européen doit apprendre à sacrifier, mettant fin à l'individualisme et à l'isolement qui le caractérisent, le séparant notamment des autres disciplines sans l'aide desquelles il devient impossible de scruter le passé. L'historien doit pouvoir utiliser indifféremment toutes les richesses qui lui sont offertes par l'une ou l'autre des techniques qui se créent. Il ne lui est point nécessaire de devenir technicien pour sa part, dès l'instant où les résultats sont suffisamment précis. Seule la fonction de synthèse lui importe. La vraie découverte n'est qu'individuelle. L'**Histoire des Sociétés** nous révèle bien le processus par l'étude de son historiographie. On y voit se combiner les influences des idéologies et l'impact des préoccupations nouvelles éclairées par les techniques récemment apparues <sup>(1)</sup>.

C'est d'abord d'histoire sociale dont il fut question, dans trois sens se recouvrant d'ailleurs l'un l'autre :

- 1° histoire des classes inférieures et, plus spécialement, des mouvements des pauvres, avec référence à l'histoire du travail, à l'histoire des idées et des organisations socialistes. L'inclinaison radicale ou socialiste des auteurs y était fréquente. Cette tendance se manifeste encore dans l'histoire des protestations sociales et des mouvements socialistes ;
- 2° histoire des mœurs, des coutumes, de la vie quotidienne à laquelle les Allemands donnent le nom de **Kulturgeschichte**. C'est une es-

---

(1) HOBBSBAWM, E.-J., *From social history to the history of society*, dans *Daedalus, Historical studie today*, Winter 1971, dans *Journal of the American Academy of Arts and Sciences*, t. 100, Cambridge (Mass.), Univ. of Harvard press, 1971.

pèce d'histoire dont les aspects politiques auraient été expurgés. Par la force des choses, elle éclaire davantage le passé des classes privilégiées que celui des classes populaires dont les traces sont plus labiles ;

- 3° histoire économique et sociale, où la moitié économique de la combinaison était largement prépondérante, comme il apparaît de l'analyse de contenu de revues significatives comme le **Vierteljahrsschrift für Sozial u. Wirtschaft Geschichte**, la **Revue d'histoire économique et sociale**, les **Annales d'histoire économique et sociale**. Cette dernière publication a pris depuis lors le titre de **Annales, Economies, Civilisations, Sociétés**, par lequel sont soulignées les étapes de l'évolution de façon très distincte.

Ce sont les années 1930 qui donnèrent le champ à cette tendance. L'évolution de l'économie et ses répercussions sur le social attirent des historiens comme Pirenne, Rostovtzeff, Döpsch, Clapham. La conjoncture internationale et les idées marxistes n'y sont pas étrangères. Ce n'est guère que dans les années 1960 que l'histoire sociale définira son statut (1).

Les raisons doivent en être cherchées du côté des mutations de l'histoire économique, séduite par l'économétrie et la **new economic history** ; du côté aussi du développement remarquable et universel de la sociologie de plus en plus attirée par l'histoire. L'étiquette d'historien social fut acceptée alors par nombre d'historiens marxisants mal à l'aise dans l'histoire traditionnelle. Les révolutions et les luttes pour l'émancipation politique et économique des pays coloniaux ou semi-coloniaux ont entraîné l'introduction des questions et concepts historiques dans des disciplines sociales aussi hostiles à l'histoire que l'anthropologie culturelle (2).

Ainsi, aucune science sociale ne peut aujourd'hui poursuivre d'activité sans s'appuyer sur l'évolution des structures sociales, c'est-à-dire sur l'**Histoire des sociétés**. Avec bientôt un siècle de recul se confirme donc l'opinion de Numa Fustel de Coulanges : « L'histoire n'est pas l'accumulation d'événements de toutes sortes survenus dans le passé. Elle est la science des sociétés humaines. »

Vue sous cet angle, il ne s'agit pas ici d'une nouvelle histoire spécialisée, mais d'une convergence des sciences sociales dans leur ensemble vers l'histoire et, inversement, d'un rayonnement de l'histoire vers les aspects jusqu'ici négligés du passé sous l'influence de stimulants spécifiques tels que les nouvelles spécialités universitaires, les préoccupa-

(1) LABROUSSE, E., e.a., **Histoire sociale**, Sources et méthodes, (Colloque de l'Ecole normale supérieure de Saint-Cloud, mai 1965), Paris, P.U.F., 1967.

(2) Voir à ce propos POIRIER, J., **Ethnologie générale**, collection **La Pléiade**, Paris, Gallimard, 1970 - Concernant la position première de l'anthropologie culturelle envers l'histoire, cfr LEVI-STRAUSS, C., **Les structures élémentaires de la parenté**, Paris, P.U.F., 1949 ; IDEM, **Mythologies : I, Du miel aux cendres**, p. 408, Paris, 1966 ; IDEM, **La pensée sauvage**, p. 365, Paris, 1963.

tions des planificateurs, les nouveaux moyens d'investigation, etc. Beaucoup de spécialistes des sciences humaines ont dû se convertir à l'histoire faute de trouver des historiens penchés sur leurs problèmes. Tel fut le cas des sociologues, plus tard des géographes ou des économistes, plus récemment des politologues, des biologistes et des physiciens.

Or, l'**Histoire des sociétés** ne peut être écrite par l'application des maigres modèles des autres sciences ; elle requiert la construction de nouveaux modèles, inspirés de ceux-là, comme de leurs moyens : la statistique, l'étude quantitative, l'observation participante, l'interview, le sondage d'opinion, les méthodes psychanalytiques. Mais en ce qui concerne les modèles structuro-fonctionnels par exemple, dont l'historien doit pouvoir faire usage, sachons que le propre de l'histoire est de montrer ce qui n'est pas commun. C'est le changement, le mouvant qui est le vrai domaine de l'histoire. Ce qu'elle cherche dans le modèle des sociétés amazoniennes dressé par Claude Levi-Strauss, c'est un point de repère pour comprendre le chemin parcouru par nos sociétés depuis la préhistoire, et, dans l'observation des techniques de production, le processus par lequel nos sociétés parviennent à satisfaire par un travail moindre à un plus grand nombre de besoins. Les résultats restent d'ailleurs en suspens.

En un mot, l'histoire des sociétés est appelée à forger ses propres outils conceptuels. Elle ne peut transformer purement et simplement les modèles empruntés à la sociologie ou à la théorie économique.

Nous pourrions résumer ses caractéristiques en disant que :

- 1° elle a une dimension chronologique réelle ; modèles généraux de structures sociales et changements sociaux s'y épaulent pour expliquer les phénomènes actuels ;
- 2° elle s'applique à des unités spécifiques de population vivant ensemble et définissable en termes sociologiques ; elle est l'**histoire des sociétés** aussi bien que de la **société humaine**, voire de certains types de sociétés et de leurs systèmes de relations, — **société bourgeoise** ou **pastorale**, par exemple, — aussi bien que du développement de l'humanité considérée dans son ensemble ; excusons l'ambiguïté du terme **société** ;
- 3° elle applique avec un certain succès le schéma directeur suivant :
  - sources et cadre historique,
  - forces et techniques de production, à savoir démographique, structures de l'économie (division du travail, échanges, accumulation, distribution des profits) et relations sociales consécutives,
  - structures sociales comparées (permanences et mutations), aspects de la conscience collective, mouvements sociaux,
  - aspects politiques,
  - importance du changement intellectuel et culturel.

Notons pour conclure que au cours des vingt dernières années les questions les plus débattues se ramènent aux sujets suivants :

- démographie et parenté,
- études de sociologie urbaine,
- classes et groupes sociaux,
- mentalités, conscience collective, culture au sens anthropologique,
- transformation des sociétés : modernisation, industrialisation, etc.,
- mouvements sociaux et phénomènes de protestation sociale.

La liste n'est pas close. Certains groupes tendent vers une certaine autonomie due à la croissance rapide de leurs résultats. C'est le cas de la démographie appuyée sur l'étude quantitative, c'est aussi le cas de l'histoire urbaine où se mêlent dans un microcosme les problèmes techniques, sociaux, politiques d'un groupe humain vivant en étroite cohabitation et tentant de traduire leurs aspirations communes.

Les classes et les groupes sociaux ont récemment inspiré des travaux de grande valeur dont l'utilité est d'autant plus évidente que les historiens avaient accumulé un retard considérable en cette matière, du moins en Occident. Il en est de même pour les modes de production. Tout reste cependant à faire dans ces domaines aux prises avec les méthodes d'investigation à définir, la terminologie à unifier (songeons à la définition du terme **classe** par exemple), les relations intersociales à déterminer. On ne peut comprendre les propriétaires d'esclaves sans connaître l'esclavage par exemple, ni sans doute l'esclavagisme vu sous l'angle économique et politique.

Les mentalités se découvrent tantôt banalement dans les tics sociaux, tantôt dans les moments de crise. Elles apportent une connaissance au deuxième degré bien utile pour saisir la valeur réelle d'une variation ou d'un événement.

Faut-il insister sur le caractère délicat du reste : les notions de modernisation, d'industrialisation, de révolution, celle de nation. Au total, il n'y a que des approches d'une **Histoire des sociétés** dont la synthèse, même partielle, n'est à l'heure actuelle guère possible.

Sans renoncer à celle-ci, mais en reportant à plus tard cet effort, penchons-nous plus attentivement sur un secteur plus particulier des sciences sociales, l'**anthropologie culturelle** dont la connaissance apparaît comme de plus en plus précieuse pour l'historien.

## 7. Quel est l'intérêt de l'anthropologie pour l'histoire ?

Parler d'anthropologie n'est pas sans risque pour un historien européen. Berceau de l'anthropologie physique, l'Europe a fait peu de cas de l'anthropologie sociale. Quelques illuminés en ont frayé les chemins sous le couvert de l'ethnologie pour des raisons pas toujours avouables liées au projet colonial. On se méfie dans les milieux académiques du Vieux Monde des balivernes d'Outre-Atlantique. C'est, en effet, des Etats-Unis que nous revient parée d'une auréole neuve cette discipline inaugurée dans l'Antiquité par Hérodote, cultivée plus près de nous par Montesquieu ou par J.-J. Rousseau, chassée ensuite des préoccupations de nos modernes savants à l'exception de certains géographes préoccupés des hommes sur la Terre.

Si l'utilité est le critère de la réussite, la dernière guerre a donné à l'anthropologie sociale ses lettres de noblesse. Jugeons-en par l'exemple suivant (1) :

Durant la dernière Guerre Mondiale, les Yankees découvrirent avec stupeur que les soldats japonais fanatiques, si prompts au suicide pour défendre leur patrie, étaient souvent tout disposés, une fois prisonniers, à faire des émissions pour le compte de la radio U.S.A. et proposaient même de s'engager dans l'armée de leurs vainqueurs. Il fallut un anthropologue pour expliquer que la morale japonaise dépend entièrement de la situation. Leurs dirigeants avaient dit qu'aucun patriote ne pouvait se rendre. Quelle que soit la circonstance de sa capture, le prisonnier se considérait comme mort à sa société et tout prêt à s'adapter aux circonstances nouvelles. La clé de la culture nipponne est un sens profond de la hiérarchie, — une place pour chacun et chacun à sa place, — remontant sans doute au système des clans et plus proche de la conception océanienne de la parenté que de la civilisation actuelle occidentale, plus proche au XX<sup>e</sup> siècle de la figure médiévale de celle-ci.

Les U.S.A. considéraient l'entrée du Japon dans la guerre comme une agression délibérée, alors qu'aux yeux de l'agresseur, il ne faisait que maintenir sa « juste place » dans la hiérarchie internationale, comme le suzerain de l'Extrême-Orient.

L'obligation suprême du Japonais était représentée par l'Empereur, et l'on obéissait aux Lois par respect pour lui. Les supérieurs venaient ensuite. L'épouse était l'obligée du mari, l'enfant celui des parents. Cela de façon inconditionnelle, si inconditionnelle qu'on estimait légitime qu'un élément inférieur de la hiérarchie soit éliminé pour avoir enfreint l'ordre, même si son intervention était légitimée par des réformes ultérieures. Même si le parent, le supérieur ou le seigneur était cruel et injuste, le Japonais n'en était pas pour cela dispensé de son devoir, force

---

(1) HAYS, H.-R., *Du singe à l'ange, Histoire sans façon de l'anthropologie*, Paris, Plon, 1967.

magique nécessaire à l'équilibre de l'ensemble. Si l'obligation envers les membres de la famille pouvait être aisément acceptée, car les parents font partie de l'individu social, vis-à-vis d'un élément extérieur au système, elle devenait humiliation.

Remarquons qu'en tout ceci, rien n'est fondamentalement étranger aux structures mentales et sociales observables dans les sociétés antiques ou médiévales liées à l'histoire européenne. Ceci devrait suffire à démontrer le caractère utile de ces connaissances pour comprendre le passé et, inversement, des données du passé pour saisir la signification correcte du présent gonflé d'un héritage dont les éléments échappent trop souvent aux observateurs superficiels que nous sommes en majorité.

Depuis que l'homme a laissé derrière lui ses origines animales et muettes, il vit en groupes dont l'importance va de la famille au village ou à la tribu, à la nation ou à la fédération d'Etats. A tous les niveaux, ces groupes ont donné naissance à des croyances, à des coutumes communes et de cet héritage partagé, civilisations et cultures sont aujourd'hui composées. On ne peut l'ignorer.

L'anthropologie sociale s'efforce de décrire, d'analyser, de comparer, de comprendre les comportements du groupe et de supputer leur valeur et leurs résultats. En tant que membre d'une société, l'homme cesse d'être libre, il est lié par les rites de celle-ci. Animal social, l'homme devient capable des croyances les plus ahurissantes, des actes les plus scandaleux et les plus cruels, des interdits les plus insensés, tous solennellement justifiés dans une partie du Monde ou une autre par la tradition ou le rituel. Des saints, des philosophes, des moralistes ont exprimé des maximes, érigé des systèmes, échafaudé des théories visant à rendre la vie plus heureuse. Mais, tout en leur rendant hommage, les peuples de la Terre continuent à observer des traditions sans rapport avec l'enseignement de ces maîtres à penser. L'anthropologie s'efforce de découvrir les raisons de ces divergences, d'élargir ainsi notre prise de conscience, de nous fournir le moyen de comprendre nos pulsions irrationnelles et inconscientes.

Parce qu'elle étudie l'homme dans son intégralité, l'anthropologie sociale partage avec l'histoire une position éminente. Elle fait comme cette dernière usage des conceptions comme des méthodes mises au point par les sciences apparentées. Ainsi l'étude de l'homme en tant qu'animal fait-elle partie de la biologie ; l'étude de son passé nécessite le recours à l'archéologie et à la critique historique ; les recherches sur le langage parlé et écrit empruntent à la linguistique et à la critique littéraire ; l'exploration des idées débouche sur la religion et la philosophie. Par conséquent, la nouvelle science, accusée de ne pas posséder de domaine spécifique bien défini et de piller ses voisins, doit accepter ce reproche qu'elle partage d'ailleurs avec l'histoire nouvelle qui, comme elle, prétend à la totalité, comme nous l'avons souligné précédemment.

Il n'est pas question ici de se livrer à l'inventaire des anthropologues et de leurs théories, tous et toutes en sont encore à l'âge des pionniers. Je me contenterai d'une citation empruntée à Henri Rowe Schoolcraft, précurseur de l'anthropologie américaine, dont le nom est à lui seul un programme : « J'avais toujours entendu parler de l'Indien, avouait-il vers 1825, comme d'un être vindicatif, sanguinaire et cuirassé d'endurance, qui faisait ses délices des pires cruautés. Trouver un homme capable de sentiments et d'affection, le cœur ouvert aux misères et docile aux liens de la vie sociale, était stupéfiant. »

Cette réflexion est fondamentale pour comprendre l'importance de l'anthropologie dans ce qu'elle apporte de précieux à l'histoire dans son exploration du Monde d'aujourd'hui. Ce Monde du XX<sup>e</sup> siècle où, quelles que soient leur culture, leur race, leur origine, les hommes sont condamnés à vivre ensemble ou à périr.

Tant de points rapprochent actuellement l'histoire et l'anthropologie sociale qu'il devient difficile de ne pas les confondre pour ce qui est du temps récent. Traditionnellement, histoire et anthropologie ont été différenciées par leurs matériaux d'étude, l'historien s'occupant des périodes révolues et l'anthropologue des peuples archaïques. Cette distinction tend à disparaître lorsque ces deux disciplines se penchent l'une et l'autre sur le problème contemporain des grandes civilisations du Monde. Historien et anthropologue dépendent tous deux des péripéties de la vie de l'homme en société pour ce qui est de leurs matériaux d'information. Chaque facette leur en est précieuse en raison de l'unicité de l'événement. C'est ce qui les distingue des autres spécialistes des sciences humaines à prétentions plus scientifiques, plus avides d'abstractions et de généralisations. Comme le physicien <sup>(1)</sup>, l'historien et l'anthropologue sont obsédés par le besoin de données réelles, seule condition d'une définition correcte des processus sociaux et de leurs constantes qu'ils se donnent comme but d'expliquer. En histoire comme en anthropologie, on constate une évolution régulière d'une conception partielle de la société ou de la culture, limitée aux effets des méthodes traditionnelles, vers des méthodes visant à une plus grande totalisation. Par elles apparaissent de nouvelles sources d'information ; quant aux sources anciennes, abordées sous d'autres angles, elles livrent d'autres données. Ainsi peuvent être abordés, par exemple, les domaines de l'articulé, de l'inconnu, de l'informulé auxquels l'utilisation des découvertes de la psychologie génétique sur le développement et l'apprentissage humains ou de la psychanalyse fondées sur l'exploration clinique de l'inconscient, ont donné un vif éclat. <sup>(2)</sup>

Les anthropologues commencent aujourd'hui à orienter leur travail vers les théories du changement social. Ils compensent de la sorte leur

(1) THILL, Georges, *La fête scientifique, D'une phraséologie scientifique à une analyse de la décision chrétienne*, Paris, Cerf, 1973.

(2) CERTEAU, M. de, *L'Absent de l'histoire*, Paris, Name, 1973.

vision trop étriquée. Les historiens eux font ressortir davantage le complexe social total d'une époque donnée. Ils ne se limitent plus aujourd'hui à l'usage des seules sources écrites et ils enseignent aux anthropologues l'utilité de la critique historique. Les méthodes deviennent interchangeables. La tradition orale, par exemple, que les historiens avaient jusqu'ici tendance à n'adopter que consignée en textes écrits, comme il apparaît à travers l'usage des **Poèmes homériques** ou des **Chansons de Gestes**, révèle sa richesse dans l'étude des sociétés actuelles sans écriture, africaines ou autres. Mais elle serait tout aussi utile pour aider à comprendre la culture de sociétés qui ont beaucoup changé, de celles dont il ne reste que quelques survivants, mais dont les vestiges continuent à influencer ou à hanter le présent. Le folklore lui-même cesse de susciter le sourire entendu.

Ainsi les qualités des uns enrichissent les qualités des autres pour cerner toujours de plus près cette objectivité historique toujours prête à se dérober.

En conclusion, ces quelques questions peuvent indiquer combien est vaste le champ ouvert par l'**Histoire des sociétés**, combien surtout elle peut aider à la connaissance et à l'approche de l'autre, un des buts certes justifiant l'histoire, spécialement dans l'enseignement.

A tous les historiens conscients, qu'ils s'occupent de recherches ou qu'ils forment des élèves, répétons avec force que c'est à cette heure une bonne saison pour l'**histoire sociale**.

R. VAN SANTBERGEN,

juillet 1974.